

Où sont passées les sublimes routes ?

Article paru dans le numéro 10 (hiver 2022-2023) du journal L'Effeillé . L'Effeillé est un journal papier indépendant disponible dans de nombreux magasins et bureaux de tabac du Royans et du Vercors sud

Au pas de l'Aubasse, en bordure du plateau d'Ambel, un premier belvédère est sorti de terre au mois de septembre. Cette plateforme métallique de 250 m² a nécessité le coulage de 60 plots de béton dans la pelouse en bord de falaise, pour fixer les poteaux qui la soutiennent.

Les photos de la toupie en pleine action, publiées par le blog d'info crestois Ricochets, ont obligé la présidente du Conseil départemental de la Drôme Marie-Pierre Mouton à défendre une fois de plus le projet « Sublimes Routes » dans un article-entretien avec le Dauphiné Libéré le 2 octobre 2022. Elle y déclare « j'entends la crainte du bruit » (sic) et « non, le béton ne va pas couler à flots » avant de se livrer à la bonne vieille tactique de division des opposants entre ceux qui auraient « des craintes légitimes » et d'autres qui « ne rêvent que de décroissance ».

Un membre de la Faup Vercors (association qui porte publiquement une opposition au projet) réagit : «Le problème c'est pas tant les aménagements – qui vont quand même coûter 2 millions d'euros rien que pour les sites autour du Col de la Bataille – mais les flots de touristes attirés par tout leur sublime marketing, alors qu'on est déjà en surfréquentation motorisée plus de 6 mois sur 12 ! » (sur ce sujet, voir aussi l'article sur la marque « Inspiration Vercors » dans l'Effeillé n°9).

Les Sublimes Routes ... du Diois ?

Lors de l'Assemblée générale de la Faup qui a eu lieu fin octobre, on

apprend que le projet pourrait presque être rebaptisé « Sublimes Routes du Diois » ! C'est que les trois sites qui restent sérieusement en lice sur les 17 initialement prévus sont le Col de la Bataille (les travaux démarrés doivent reprendre au printemps 2023), le Col de Rousset et le vallon de la Jarjatte (études en cours). Auxquels vient de s'ajouter le site du Claps à Luc-en-Diois, un vieux projet de la commune soudain « sublimé » par le Département qui ne sait sans doute pas comment dépenser les 22 millions d'euros de budget initial.

Mais ça grogne dans le Diois : motion de la commune de Die contre le projet début juillet, intervention d'opposants lors de la réunion de « concertation » au Col de Rousset en juillet, demande faite par un collectif local à la Communauté de communes du Diois de se prononcer publiquement sur ces aménagements.

Invasion de cyclistes en colère au Col de Rousset

Le 26 novembre avait lieu, à la station du Col de Rousset, une « réunion de concertation » ouverte à tou-te-s sur le projet de réaménagement des alentours du Col de Rousset dans le cadre des Sublimes Routes : ré-ouverture de l'ancien tunnel aux piétons, création d'un sentier et suppression de parkings sur le versant côté Diois, plantation d'arbres, etc. Dans une salle, le public était invité à faire ses remarques et suggestions devant les plans d'aménagement proposés par des paysagistes. Par exemple, mettre

une gommette devant le type de bardage en bois que l'on préfère pour masquer le béton de la tête de tunnel actuelle : plutôt « suisse », « rustique », ou « camouflage » ? Alors que le projet est critiqué dans son ensemble et pour sa philosophie (faire la pub du Vercors pour un public motorisé) par de plus en plus

d'habitant-e-s du Vercors, le Département nous propose juste de – peut-être – choisir la couleur de la tapisserie : pathétique, mais prévisible. Dans la seconde salle on pouvait, chose plus intéressante, parler du projet dans son ensemble avec les deux élus du Département Chris-



Lucas

tian Morin et Franck Soullignac. Ça tombe bien, certain.e.s avaient des choses à leur dire : une bonne vingtaine de cyclistes de tous âges, courageusement montés de Die dans la matinée pour dire à ces élus ce qu'ils pensent de la politique départementale en matière d'aménagements cyclistes :

« Dans le Diois rien n'avance depuis des années, on n'a droit qu'à des pseudo-concertations, des reculades et des micro-tronçons pas cohérents faits sans demander notre avis. Et pour les Sublimes Routes il y a plein d'argent et tout va très vite, c'est pas possible ! ».

Soullignac a beau se défendre que « ce n'est pas l'un au détriment de l'autre » et évoquer le plan vélo de 42 millions d'euros voté par le Département, il ne convainc pas les cyclistes : « C'est quand même des choix politiques derrière, et il y a vraiment urgence ! ». Interpellés sur le projet en tant que marketing territorial, les élus se réfugient derrière leur tout dernier slogan « ne pas accueillir plus, mais mieux » sans répondre au problème de la surfréquentation des sites et des routes, qui est pourtant l'enjeu central.

Et le Département continue de vendre son sublime label aux automobilistes, par exemple en installant récemment quatre panneaux marron « Sublimes Routes » au bord de l'A49, pour la modique somme de 55 200 euros...

Pour connaître la suite des événements, adhérez à la Faup ou à sa newsletter ! <https://faupvercors.fr>



Bibliographie

C'est souvent qu'on vous présente des œuvres des éditions Blast dans Ricochets.

Les éditions Blast « défendent une littérature d'essai et de création politique, une littérature qui pense l'articulation des oppressions et des luttes et qui ouvre des perspectives depuis le champ des résistances antiracistes, féministes, queers, anarchistes. »

La morsure du coqueli-quot

de Sarah Haidar

aux éditions Blast

Avec une langue rageusement poétique, où les mots sonnent comme un appel aux armes et à la résistance, l'auteurice nous conte la répression, la souffrance, la mort faisant écho à la révolte, au refus sans concession, et au cercle infini des générations qui s'insurgent. Dans ce roman qui se déroule en Algérie, on suit des individu.e.s qui se révoltent et se battent pour une liberté absolue, anarchiste, sans État, sans pouvoir. Le récit, non linéaire, nous perd parfois, mais la puissance des mots reste là, tonnant dans le silence. Des mots crus, bruts pour parler des violents, et de la torture mais où chaque mot tend à retrouver cette liberté. Liberté de jouir, de vivre, d'aimer, de s'organiser. Ce roman d'anticipation révolté fait émerger des voix apatrides qui font écho aux insurrections kabyles et au mouvement du Hirak algérien. " Souvenez-vous! Vous êtes nés libres, tâchez de le redevenir."

Clandestines

de Sylvie Pouilloux

aux éditions Blast

Ce roman se déroule dans les années 1973-1974 alors que les luttes féministes prennent une ampleur énorme et que nombreuses et nombreux sont celles et ceux qui se battent en faveur de la liberté d'avortement et de contraception. On y suit Jane, jeune femme issue d'une famille conservatrice dont le père est un des pontes de la médecine, farouchement anti avortement. La sœur de Jane a quant à elle été envoyée en Espagne pour des raisons qu'il reste à découvrir. Avec son ami Pierre, Jane cherche des traces de sa sœur tout en s'engageant à ses côtés dans la lutte pour l'avortement. Aux côtés de Pierre, médecin, et d'autres ami.e.s, Jane va apprendre à pratiquer des avortements clandestins et prendre part activement dans ces luttes du MLAC et du MLF. La petite histoire vient illustrer la grande histoire et nous permet de mieux comprendre ce qui se jouait et se joue toujours aujourd'hui : la possibilité de disposer librement de son corps. L'écriture n'est pas incroyable mais le récit nous pose avec beaucoup de réussite dans l'effervescence et les luttes de cette époque.

Retour à Harlem

de Claude McKay

aux éditions Nada

J'ai lu beaucoup de littérature afro-américaine mais je n'avais jamais entendu parlé de Claude McKay. Il est une des figures de proue du mouve-

ment artistique et littéraire de la renaissance d'Harlem dans les années 1920. McKay nous livre ici le récit palpitant de la vie de Jake, qui rentre tout juste d'Europe après avoir déserté et qui retrouve son quartier d'Harlem. Harlem la noire, pleine de vie, où se côtoient cabarets, maisons de jeu, bordels. Harlem, où la musique semble résonner à toute heure et où la vie ne semble jamais s'arrêter. Jake, héros débonnaire et joyeux passe d'une nuit alcoolisée avec ses amis, aux bras d'une de ses amantes. Le blues n'est jamais loin et la musique teinte chaque mot.

Jake doit souvent travailler pour subvenir à ses besoins et c'est lors d'un de ses nombreux travaux comme cuisinier dans un train qu'il fait la rencontre de Ray, jeune intellectuel noir et pauvre qui initie Jake aux idées radicales et socialistes qui vont venir faire bifurquer le héros dans son parcours.

« Oh, se retrouver à Harlem ! Sa teinte profonde, la densité de cette couleur si familière. Ses bruits. Son rire sucré. Les mots doux qui hantent ses rues. Et chaque nuit, toujours du ragtime et du blues... toujours des gens à chanter et à danser ! Oh, la fièvre contagieuse de Harlem ! Elle consume ce quartier au regard ténébreux... et brûle à présent dans le sang de Jake... »

Présentation des haïdoucs de Panaït Istrati

aux éditions L'Échappée

Comment ait-je pu passer si longtemps à côté de Panaït Istrati ?

Présentation des Haïdoucs et le troisième tome du cycle des Récits d'Adrien Zograffi. On y suit une bande de rebelles, les Haïdoucs, bandits d'honneur s'attaquant aux riches et aux puissants et vivant librement dans les forêts. Suite à la mort de leur chef Cosma, Floarea Codrilor prend la tête de la petite bande de bandits. Il se retrouve un soir tous assis.e autour du feu et elle demande à chacun (dont à elle-même) de livrer avec le plus de sincérité possible leurs histoires, et pourquoi ils/elles sont devenu.e.s Haïdoucs.

Conteur hors pairs, Istrati nous raconte cette Roumanie féodale, la paysannerie, la lâcheté et parfois le courage des gens simples. On entendrait presque le feu crépiter et les voix de ces bandits révoltés s'élever au cœur de la forêt. Proche des idées socialistes, Istrati reste un libre penseur, trop individualiste pour prendre part aux grandes liesses collectives et trop souvent autoritaires. Toute son œuvre semble s'attacher à ces héros simples, refusant le conformisme et le confort d'une vie toute tracée et plaçant l'éthique au centre de leurs vies.

« La liberté demande à être défendue ; et je ne sais pas qui haïr, qui mépriser davantage, celui qui supprime la liberté et celui qui a peur de la défendre. »

Lettre du Solstice

Chères habitudes,

Le solstice retentit et le sortilège cri. Au creux de l'oubli, je témoigne d'un passage. J'aime vos douceurs qui tissent ma peau quand elle traverse les vents ou rencontre de sales temps. Je me pétri dans vos bras quand les vagues divagent, me narguent, sale drague. Je vous ai donné de l'ailleurs, du divers et du trouble ; mais ensemble on tient le cap, on calme l'angoisse et on s'accroche à terre. Racine et dérapages s'enlacent quand mes quelques repères tiennent, et que les peurs pour un temps, s'abstiennent.

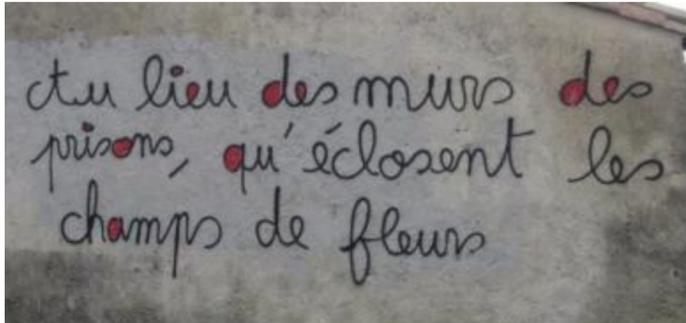
Mes chères habitudes, entendez comme ma voix chante et cri s'il le faut. S'il vous plait, entendez le mystère qui passe sans cesse et cessez de vous défendre. La carapace ne résout rien, l'ajustement est juste et ment si l'ordre nous menace... Vlan !

Mon passage est celui du solstice d'hiver. Dans mon chemin sinueux, amoncellement d'habitudes aux saveurs d'interstices, je célèbre le seuil des saisons. Le crépuscule m'a plongé dans l'insu et l'automne a posé son humide déprime sur l'été. On a touché le fond du sombre alors je rebondis et la lumière m'appelle. Le jour se rallonge. Mouvement déviant, je passe le cap

du soleil noir, je brandis les nouveaux possibles haut et fort, je farce la mort et saute dans le cosmos ; Risque.

Et vous chères habitudes, je vous cagole en rituels favoris. Jamais reniées, toujours suivies, je vous souhaite simplement de passer le seuil du renouveau. L'oubli chaman fera son boulot virtuose et les druides quotidiens nous accueillerons peut-être. Arides croyances et terre d'audace, la vague qui passe chante l'amour phoenix. Le cycle me berce et je répète autant que je meurs. Du pareil au même pas peur, c'est les nuages qui tiennent les mœurs.

Tremblant de fierté je vous propose un voyage, comme chaque passage il me détourne, clarté. Mais, chères habitudes, on s'aime sans s'enfermer, le mouvement me prends et je célèbre les marées. Il reste des ombres à savourer, dans l'espace vide, je veux sauter. Extase. Nuit. Temps. Calme. Jeux



Camille Metaformix

Il était une ZAD de l'Orchidée

Chronique de la ZAD de l'Orchidée

Je vais vous raconter l'histoire de la ZAD de l'Orchidée. Cette lutte se passe cette fois à Haget, près d'une petite commune du Gers à la frontière des Hautes-Pyrénées. Un joli coin de nature classé ZNIEFF (Zone Naturelle d'intérêt Écologique Faunistique et Floristique).

Cela faisait quelques années que la commune et le conseil municipal y voyaient l'opportunité d'y implanter des « champs de panneaux solaires », le plus haut niveau de

LA ZAD DE L'ORCHIDÉE S'EST INSTALLÉE LÀ POUR PROTÉGER SA BEAUTÉ... PROTÉGER ÇA...BOTTER...

foutage de gueule du green washing ! Détruire une zone naturelle couverte d'arbres centenaires et de belles prairies pour y mettre une centrale photovoltaïque. Ce n'est pas comme si les toits et les zones industrielles n'étaient pas suffisantes et disponibles pour les y implanter sans détruire plus de vie.

Iels commencèrent par déclasser cette zone naturelle en friche pour photovoltaïque puis



www.ricochets.cc · N°25 - Janvier 2023 · rebondir@ricochets.cc

Lieux où trouver RICOCHETS papier

AOUSTE SUR SYE

L'Élabo de Paulette
Les Pains de Beaufort

CHABEUIL

Court Circuit

CREST

Café L'Hydre
Librairie La Balançoire
Bar La Caverne
Bar Le Tribouli

DIE

Librairie Mosaïque
Cantine Adamaya

LA VOULTE

Recyclerie La Volte

MONTMEYRAN

Ferme Le Terrail

SAILLANS

Epicier producteurs

SAOU

L'Epicier de Saou

VALENCE

Bar La Barrack
Bar Le Club
Biblio Le Laboratoire anarchiste
Epicier Gramme et kilogrammes

Abonnement à RICOCHETS

Il est possible de s'abonner à Ricochets pour 5 numéros (+/- un an de journal papier au vu de notre rythme de parution).

Pour s'abonner il suffit de nous envoyer vos coordonnées postales avec un chèque à prix libre à l'ordre de Michel SCHMID (ou de payer via notre « Pot commun » en ligne : <https://link.infini.fr/pot>, en indiquant bien votre adresse).

Vous pouvez envoyer vos chèques à Ricochets, chez L'Hydre, 1 rue de la République 26400 Crest.

Appel à contributions pour le prochain numéro papier de RICOCHETS !

Merci d'envoyer vos contenus (texte, dessin, poésie, rébus, slogan, photo...) par la page Contact du site web.ricochets.cc avant le 15 mars 2023. RICOCHETS est un média contributif, alors n'hésitez pas à noircir vos plumes.

Recherche reporters RICOCHETS

RICOCHETS recherche des journalistes en herbes, des dessinateurs/trices chevronné.e.s dans l'art de toucher à tout (BD, dessin humoristique, etc...), des reporters locaux, des férus d'invention de mot fléché. Contactez-nous si vous êtes intéressé.e. *Bénévolat garanti / Anonymat possible*

La vie d'prolo, Jancovici & les superchargeurs

Existe-t-il sur terre un métier plus dégradant et humiliant pour l'homme que celui de procureur ?

J'ai passé une partie de mon existence à écumer les bas-fonds puants de ces métropoles qui effraient le péquenaud moyen, et je peux vous dire que j'ai vu de la misère. J'en ai croisé des tire-laines, des truand.e.s et des prostitué.e.s de basse fosse, des oiseaux de malheur qui m'auraient poignardé pour comptant si j'eus le malheur de leur tourner le dos ; ce qui n'arriva jamais.

Et je peux vous dire que de toutes ces raclures de fond de casseroles, aucun.e n'aurait troqué les quelques miettes arrachées à leur quotidien contre celle d'être « procureur de la république ». A-t-on connu métier plus vil et répugnant, que celui de faire régner une bien-pensance dont personne n'est dupe, pas même la bourgeoisie ? Si le Iznogoud de Cnews connaît tant de succès, c'est qu'il assume au grand jour la perversion de cette classe, qui n'en peut plus de dissimuler ses bas instincts au nom du pacte républicain.

Non, non vraiment, le métier de procureur est ignoble et bien souvent, lorsque l'âme est laide, le physique suit.

Mais les années filent, la Drôme s'assèche et je digresse, comme à mon habitude. J'aimerais vous parler de la révolution électrique, dont on dit beaucoup de ce côté du rideau de fer.

DANS MA VIE DE PROLO, IL N'Y AVAIT NI SMARTPHONE, NI APPLI, NI AUCUN FOUTU SUPERCHARGEUR. ET QUE C'ÉTAIT BIEN MIEUX COMME ÇA.

On nous promet que l'alliage du cuivre, du tungstène et du lithium perdurera notre autonomie énergétique jusqu'à la fin des temps. Que nous voyagerons bientôt le cul vissé dans des voitures électriques, téléguignées par satellite et alimentées par les centrales EPR durables du lobbyiste Jancovici. Moi, qui suis un bon soldat de la durabilité, qui ramasse pluri quotidiennement les merdes des humains sur les berges de la Drôme, je m'enquies d'une annonce de covoiturage en voiture électrique pour aller rendre visite à ma grande tante en Westphalie. C'est un SUV de marque allemande qui fut le carrosse de cette fameuse aventure. L'annonce indiquait neuf heures de route, un temps record, pourquoi refuser ?

Nous commencions à peine à deviner sur l'écoresponsabilité de notre voyage, de cette véritable fusée de métal, dont le design haut de gamme nous fit oublier les ouvriers du cuivre ensevelis au Congo, les coulées de boue minières rasant des villages au Brésil, lorsqu'une jauge rouge afficha *low battery* sur le tableau de bord.



« Ma chauffeuse a omis de faire le plein avant de partir », me suis-je dis. Ni une, ni deux, nous nous sommes engagé.e.s dans un station et avons branché le bolide sur les fameuses *superchargeurs*. Mais un *superchargeur*, ce n'est pas cette bonne vieille pompe à essence noire d'huile, qu'un pompiste moustachu enfila avec panache dans votre réservoir contre quelques billets tâchés. Non ici aucun billet, ni carte de crédit, il nous fallut un *smartphone* pour télécharger l'application du fournisseur, y créer un compte, pour découvrir que l'ordure allait nous douiller 0,68 €/kWh ; soit l'équivalent de mon contrat heure creuse chez EDF.

« Mais, combien de kilowatt au cent consomme ce petit bijou ? », me demandais-je un peu béat. Le dépliant dit 20, mais le dépliant ne dit pas que votre merde *high-tech* est conçue pour les petites routes de campagne entre chez vous et votre bureau. À partir du moment où nous nous sommes engagé.e.s sur l'autoroute, nous avons consommé l'intégralité du réservoir de 150 kWh en moyenne tous les 200 kilomètres. Je vous laisse faire le calcul. Ce que le dépliant ne nous avait pas dit non plus, c'est qu'il fallait quarante minutes pour recharger notre monture, et que nous n'étions pas du tout garantis de trouver des *superchargeurs* tous les 200 kilomètres. Quarante minutes de pause, toutes les 200 bornes, ça rallongeait sérieusement le voyage, mais n'entamait nullement mon enthousiasme. Pour la planète j'allais faire fi de ces désagréments ! La tension est mon-

ter d'un poil dans le cockpit, lorsqu'aux alentours d'une agglomération nous ne trouvâmes pas le *superchargeur* adéquat, puisque l'appli téléchargée nous renvoyait systématiquement vers ses jousjoux, 60 kilomètres trop à l'ouest de notre direction. Lorsque, comble du soulagement, nous avons trouvé un *superchargeur* plus proche, il était occupé par un usager passablement irrité. Ce sapsi du 21ème siècle, le pauvre, nous expliqua que la machine ne marchait pas, qu'il ne restait plus qu'un chargeur de moindre puissance qui triplait notre temps d'attente. En cette douzième heure de voyage, je lus l'effroi dans le regard de ma covoitureuse. Mais ce qui m'inquiétait le plus, c'était ces flashes agressifs de moi, en train de ramasser des masques anti-covid puants en bords de Drôme, qui défilaient devant mes yeux.

Non, non, rester calme, et surtout respirer. Penser à ce que nous a dit notre thérapeute. Je ne peux pas dire que j'ai arraché le smartphone des mains de ma covoitureuse, je ne peux pas dire non plus que je le lui ai demandé poliment. Tâtonnant de mes gros doigts suants et impatients l'écran du machinchose, je finis par nous trouver une station de *superchargeurs* Tesla à quelques toises. Cette funeste initiative nous mena sur un parking de Tesla, où des hordes de nouveaux riches, mal habillés, goguenards et puants le grailon à dix mille, nous accueillirent en nous expliquant que notre petit SUV ne pouvait pas se charger ici. Ils nous indiquèrent, moitié apitoyés, moitié amusés, la direction d'un *superchargeur* pour notre petit SUV. Leur information s'avéra obsolète et nous fîmes un détour de 60 kilomètres pour super-

charger notre tank pour la énième fois.

Je pourrais encore vous raconter le super chargement nocturne dans une cité HLM de Mulhouse, ou le moment où ma covoitureuse a essayé de m'acheter avec des sodas et des morceaux d'animaux réduit en bouillis. Mais je m'épanche, je m'épanche et les lignes du Ricochets sont chères. **Ce que je voulais vous dire dans tout ça, c'est que les riches ignorent ce qu'est la misère, la pauvreté, la vie de prolo. Ils ne savent pas ce que c'est de frôler l'AVC à chaque ouverture de boîte à lettre, de baisser le nez quoti-**

diennement devant une pourriture patronale, ou l'inquisition d'un contrôleur pôle emploi.

Mais à la dix-septième heure de voyage, alors que ma chauffeuse gardait une main fébrile sur sa gazeuse de poche, je réalisais que dans ma vie de prolo, il n'y avait ni smartphone, ni appli, ni aucun foutu *superchargeur*. Et que c'était bien mieux comme ça.

Je me suis aussi dit qu'après l'apocalypse, on enverrait Jancovici astiquer les cuves des centrales nucléaires à l'arrêt.

Bien à vous.

Un riverain

publi-communicé

vous souhaitez perdre vos kilos superflus grâce à la pratique d'une activité sympathique et exaltante sans pour autant vous mettre à la zoumba ?

faites la révolution

(sinon, y'a toujours la zoumba)

le cas échéant

Parole d'oiseau

Toutes les bonnes choses ont une fin, mais ne dit-on pas que la mort précède la renaissance ?

Achever quelque chose existe t il vraiment ? N y a t il pas toujours une porte ouverte à la continuation ?

Et quand il s'agit d'un rêve, n'est il pas prêt à être revisité un jour... ?

C'est sur ces derniers Paroles d'oiseau que se finit ce voyage à vélo initié il ya plus d'un an, peut-être que Rikaow nous offrira d'autres partages!

Un an que j'ai quitté le berceau et que je me balade à vélo sur les chemins de Méditerranée jusqu'aux perles d'Orient, les yeux ouverts à 360°, le coeur en éponge de mer et les sens aiguisés.

Ok j'te raconte mais j'te préviens c'est pas un joli conte

Plûtôt une histoire de sang, de larme, de rang et puis de honte

Entre l'kofte et les dolmas petite Papik parlait du génocide

J'étais qu'une gosse et les images me paraissent encore bien vides

J'trouvais ça triste sans comprendre ce qu'il y avait derrière ses rides

Son passé mystérieux issue d'une famille d' réfugiés apatrides

1923 : débarquement à Marseille, rescapée d'une folie meurtrière

Torture d'un peuple que même l'imaginaire peine à extraire

Pour des raisons de religion Arménien devient pestifère

Même schéma d'antan que pour la terrible chasse aux sorcières

COMMENT VEUT-ON ÉVITER DES FUTURS CONFLITS, SI L'ON EST INCAPABLE D'AJUSTER LE PASSÉ, DE CLARIFIER LA VÉRITÉ ET DE DEMANDER PARDON ?

** Alors j'suis retournée sur les routes de mon passé vacant*

J'ai fouillé l'Empire Ottoman et ses secrets d'Orient

Dessiné le chemin qu'ont pris mes arrières grands-parents

Pour fuir une destinée qui les menait à un abattoir dément

Il a fallu évacuer : pleurer des larmes chaudes qui ne s'arrêtaient pas.

Questionner les gens, comprendre les témoignages de l'horreur.

Ils sont "sauvés" ici, mais déseparés tout de même. Ils ont laissé leur famille, leur enfant en bas âge parfois, leurs amours en Russie et ne savent pas quand ils pourront les revoir. Ils ont épuisé toutes leur ressources pour prendre un avion rapidement dont le prix était 30 fois supérieur à celui initial! Ou bien ils ont attendu des jours à la frontière terrestre, la boule au ventre... ce sont des déserteurs qui refusent de tuer et d'être tués, qui déclinent cette barbarie insensée...

Après un tour de chant en polyphonie et des danses endiablées avec des géorgien.nes il est temps pour moi de passer à la prochaine étape et pas des moindres : l'Arménie. Ce pays, je l'ai souvent rêvé, culture de mes ancêtres fugitifs.

**Arménie, mon Arménie depuis les temps que tu m'appelles*

Je connais si peu de toi alors je vais ouvrir les ailes...

théoriquement en "cessez-le feu". La France, qui a toujours soutenu clairement son pays allié l'Arménie se montre bien plus distante depuis cet été puisqu'elle achète du gaz à l'Azerbaïdjan. Autant dire que ce

petit pays se retrouve bien seul... Cette paix fragile, ces coeurs chauds et tremblants à la fois me touchent.

De par son éclatement après le génocide, l'Arménie a une des

plus grandes diaspora au monde alors, même à l'autre bout de ces terres d'ocres et de monastères, je me console en pensant qu'au fond, elle n'est pas si seule...

Rikaow



Les Vergers du Turfu-Lututu

80 personnes, paysan.ne.s, militants.es, solidaires... se sont mobilisées samedi 17 décembre pour initier collectivement une occupation et une action de remise en culture d'une parcelle de pommiers à Sablons, dans la vallée du Rhône.

Cette parcelle a été rachetée par Inspira 2000, complexe industriel regroupant Eiffage, Delmonico Dorel, Rhône Cheval, Thor... afin de constituer une mesure compensatoire.

Le samedi 17 décembre débute au petit matin une action collective de remise en culture d'un verger de pommiers.

Ce sont 80 personnes venues des départements alentours qui se réunissent pour un gros chantier d'une journée. Pourquoi un chantier collectif sur le verger ?

Ce verger fait partie d'un ensemble de parcelles rachetées par le Syndicat Mixte de la Zone Industriale-portuaire de Salaise pour servir de « mesure compensatoire des atteintes à la biodiversité » pour Inspira 2000 – ce projet qui artificialise aujourd'hui 370 hectares de terres agricoles à Salaise pour installer des entreprises de travaux publics, des plateformes logistiques ou de transport, des entreprises chimiques, gazières, d'incinération...

C'est la double peine : bétonner des terres agricoles, et compenser en prélevant d'autres terres agricoles.

Il est intolérable que des parcelles cultivables passent aux mains de promoteurs industriels pour qu'elles soient sanctuarisées et qu'elles servent d'alibi à l'artificialisation des sols.

Dans un contexte d'urgence écologique, sociale et climatique, nous voulons reprendre la main sur les espaces où nous vivons.

Aujourd'hui, un grand nombre de porteurs de projets agricoles recherchent des terres pour s'installer et n'y ont pas accès.

C'est quoi le projet ?

Bien décidé.e.s à enrayer ce processus, nous sommes réuni.e.s pour un grand chantier visant à redonner à ce verger sa fonction première. Au cours d'une belle journée d'hiver, dans le doux bruit des tronçonneuses et les effluves de pizzas, nous avons désintéressé les rangs afin de redonner de la lumière aux arbres.

Nous poursuivrons en restructurant les arbres et en greffant des variétés diversifiées (Chantiers à venir en janvier, février et mars). Aucun engrais chimique ni pesticide ne sera utilisé, d'autant plus que ces parcelles se situent en zone Natura 2000, tout près du Conservatoire de l'Île de la Platière.

Il est possible que dans le cadre de ces mesures compensatoires, Inspira 2000 envisage dans les temps qui viennent de raser le verger pour le transformer en espace de nature patrimonialisée. **Une veille s'engage, nous empêcherons la destruction des pommiers du Turfu et de la vocation agricole de la parcelle.**

Tenez-vous au jus (de pommes).

Dans l'attente d'un projet paysan concret et avec détermination, nous ferons de ce lieu un espace commun, un espace de rencontre, d'apprentissage de conduite de verger, de solidarité avec ceux qui n'ont pas accès à une alimentation de qualité...

Nous sommes les pépins de la compote qui s'annonce... Et vive la commune !

Le Collectif Les Vergers du Turfu lesvergersduturfu chez riseup.net



Ça pue du Nuk

La rhétorique pro-nucléaire, oiseuse et sans vergogne, reprend ces derniers temps du poil de la bête. Elle trouve un certain écho dans une partie de la population qui ne voit pas comment se servir la « ceinture énergétique » un peu plus. C'est pourtant ce qui nous menace suite aux gabegies du lobby nucléaire et aux mensonges d'Etat proférés depuis quarante ans, lobby qui inclut une partie des « grands serveurs » de ce même Etat.

Si au cours de cette période ne serait-ce que la moitié ou même un quart des sommes, publiques et privées, allouées à la seule filière nucléaire avait été consacré.e à la réduction de la demande en électricité (isolation,

amélioration des performances énergétiques de l'agriculture, de l'industrie et du transport...) et au développement des énergies renouvelables et de systèmes adaptés de stockage de l'électricité, la décroissance de la demande se serait faite progressivement et plus personne ne gèrerait la fable du nucléaire comme énergie décarbonée.

On ne peut la considérer comme décarbonée que si l'on fait abstraction du bilan carbone de l'extraction et du transport de l'uranium, ainsi que du transport et du traitement des déchets produits. Les énergies renouvelables favorisent notre autonomie et notre souveraineté et sont peu coûteuses à produire. Par contre, l'essentiel de l'uranium utilisé en France vient de pays étrangers, pas toujours des parangons de vertu, et

est produit dans des mines ne respectant ni les travailleuses, ni la population avoisinante, ni l'environnement. **Le faible coût de production de l'électricité nucléaire n'est faible que parce qu'on ne prend en compte ni les coûts de retraitement des déchets (dont les capacités de stockage sont saturées) ni les frais de recherches et d'expérimentation.**

Un parallèle est d'ailleurs à faire avec une autre filière industrielle, celle de l'« agriculture » chimique, qui pour pouvoir vanter ses soit disant résultats externalise tous les coûts, agromomiques, écologiques, humains et territoriaux qu'elle engendre.

Le temps du nucléaire est un temps long qui ne correspond pas aux urgences de notre époque : ce n'est pas en lançant de nouveaux, hasardeux et ruineux chantiers d'EPR, artificialisant encore plus de terres agricoles, EPR qui au mieux alimenteront le réseau d'ici 15/20 ans, que l'on va répondre à l'urgence de la situation.

S'engager résolument dans la réduction de la consommation tout en améliorant notre mode de vie (en investissant dans l'isolation massive de tous les bâtiments d'habitation mais aussi de l'industrie, des transports et du tertiaire, en soutenant les initiatives de

création locale de sources d'énergie, comme avec les centrales villageoises et en démultipliant, en lien avec les citoyens, les entreprises et les territoires, l'effort fourni en direction des énergies renouvelables décentralisées et du stockage innovant) répondrait bien mieux et plus vite à la nécessité de la transition énergétique.

De même que le soutien à la sortie de l'agriculture chimique, grande consommatrice de produits consommant énormément de gaz ou d'électricité pour leur production, disséminatrice dans les sols et par suite dans l'atmosphère d'un azote qui émet 400 fois plus de chaleur en se décomposant que le carbone et donc grand contributeur au réchauffement climatique.

De même, tous les bâtiments industriels, de logistique, grandes surfaces, parkings et autres toitures potentielles pourraient être sans grande difficulté recouverts de photopiles, assurant ainsi une production et distribution de l'électricité au plus près et sans les pertes en ligne des réseaux de Très Haute Tension.

Le parc nucléaire actuel, sans qu'un seul nouveau réacteur soit mis en chantier et dans le respect de la sécurité des installations, accompagnerait alors jusqu'à son démantèlement total la transition énergétique en cours. Cela laisserait le temps et la place

Episode 6 : Derrière les centrales, la bombe

pour un vrai débat sur la politique de défense de la France, en interrogeant sa possession de l'arme atomique, possession qui nécessite de produire de l'électricité nucléaire pour pouvoir fournir l'industrie du nucléaire militaire avec les « sous-produits » de cette production, nécessaires à la constitution de son arsenal atomique.

Cependant un pays dont le système de production énergétique est très centralisé offre une cible facile pour un Etat voyou ou une organisation terroriste : faire sauter simultanément quelques centrales nucléaires et couper nombre de ligne THT créerait rapidement un chaos général dans le pays, sans parler de la pollution nucléaire.

La production d'énergie nucléaire apparaît plutôt comme un sous-produit de l'arme nucléaire que comme la ou une réponse fiable et sûre dans le temps aux besoins énergétiques, revus et maîtrisés, du pays. D'où le besoin récurrent du lobby d'affirmer des contre-vérités et de favoriser la consommation à outrance d'électricité d'origine nucléaire, hier grâce à la construction de centaines de milliers de logements passeroires thermiques et aujourd'hui en présentant la voiture (ou le vélo !) électrique comme l'unique réponse aux défis de notre époque.

Stéphane Cozon

La fable du chardon et du bouquet

Chardon a le seum. À mesure qu'elle étend son regard autour elle, elle ne constate qu'injustice, exploitation et dé-solution. Une énième loi sécuritaire, de nouvelles personnes noyées en méditerranée, une femme violée toutes les dix minutes, et des milliards d'animaux en cage. Elle a le seum, et bien l'intention d'en découdre avec ce monde qui la fait gerber. Alors elle et ses potes commencent à traîner dans le milieu squat/anarchiste/féministe/anti-autoritaire ; un joyeux bordel qui ne prend pas le temps de se définir et qui bouillonne de réflexions comme de propositions concrètes pour nourrir leurs envies d'agir.

Au fil de ses aventures, Chardon entend, et constate, que le pouvoir qu'elle exerce tant existe aussi entre elle et son entourage, qu'il n'est pas l'apanage des institutions, mais qu'il est tristement reproduit dans leur milieu, et dans les relations qu'elle construit. Qu'elle le subit par endroit, et qu'elle le fait subir à d'autres. Alors elle a d'autant plus le seum. D'abord envers ses potes mecs surtout, même si elle apprend vite que les choses sont plus complexes. Chardon est une meuf blanche, mais elle pourrait être brune, neurotypique ou non, cis ou non binaire, classe moyenne ou prolo, elle se retrouverait quoi qu'il en soit quelque part dans la chaîne alimentaire des oppressions systémiques : en position d'être opprimée par certains, et d'en opprimer d'autres. Alors du seum qu'elle construit envers les personnes qui ne veulent pas entendre parler d'oppressions systémiques, ou qui n'en font pas assez, s'ajoute une envie d'être elle - même attentive aux dominations qu'elle reproduit. Elle apprend à nuancer ses propos, à ne pas voir tout noir ou tout blanc. Elle se veut cohérente, et ses aspirations anti-autoritaire la poussent, logiquement, à ne pas vouloir faire partie du camps des oppresseurs. Alors elle lit beaucoup sur le sujet, et apprend qu'elle a des privilèges, liés à sa naissance ou à son parcours de vie, et qu'il convient d'en faire quelque chose, si elle se veut juste et cohérente. Elle apprend aussi qu'elle peut être l'alliée de certaines luttes, et que c'est aux premières

concernées de décider ce qui est pertinent à faire ou à dire pour lutter contre leurs oppressions propres. Tout cela lui semble bien logique, bien qu'un peu catégorique. Elle voit bien d'où vient cette idée, et fini par la faire sienne, même si le fait que certaines personnes ne puissent pas donner leur avis la met aussi mal à l'aise. Mais elle a elle - même constaté la quantité de reloues donneuses de leçons qu'il faut bien pouvoir faire taire. Chardon décide alors qu'elle sera une bonne alliée, en plus d'être actrice d'une lutte plus générale contre les institutions, et le sexisme.

Elle découvre le concept d'appropriation culturelle, coupe ses dreads et questionne ses activités, comme le yoga ou le massage chinois. C'est vrai qu'en tant qu'occidentale elle n'est pas vraiment légitime à pratiquer des activités que sa culture d'origine participe à éradiquer. Elle va toujours en manif, mais a rangé - à contre cœur - son K-way noir et son marteau, parce qu'elle comprend que les luttes doivent être inclusives, et que tout le monde n'a pas les mêmes enjeux à se faire arrêter par les keufs. Alors que si elle veut que tout le monde ait sa place, il faut bien qu'elle fasse quelques concessions. Pour cette même raison, elle a appris à modérer ses propos en assemblée, parce que sa véhémence avait pu parfois mettre mal à l'aise des personnes, et qu'elle ne veut surtout pas participer à créer des ambiances qui ne soient pas safe. Elle bouillonne de rage contre ce monde, mais veut rester cohérente et se responsabiliser vis à vis de ses privilèges et par là mettre fins aux oppressions systémiques.

Chardon réalise aussi des chouettes trucs, qui lui font du bien. Elle passe du temps entre copines, apprend à se passer du regard masculin, à faire respecter son consentement, à jouer avec les codes du genre. Ce milieu lui fait du bien, et elle a bien l'intention de le défendre face aux personnes qui le critiquent, et qui, elle le comprend vite, ne veulent pas remettre en question leurs privilèges. Elle a jusque là toujours prôné l'action directe, mais comprend bien que ce sont des pratiques réservées à certaines catégories de personne, et que la violence, comme



n'y avait pas eu tout un tas de conrads pour dire aux autres comment lutter, on en serait sûrement pas là. Pour autant, le contre pied pris face à ça me dérange, évidemment. Si je peux comprendre les galères qui mènent vers des voies égalitaires et ou réformistes, ou juste vers l'envie de « se mettre bien », qu'on ne m'interdise pas d'en pointer les limites, et de moi même ne pas le soutenir. Or il y a une injonction - plus ou moins silencieuse - à soutenir tout acte qui émane d'une catégorie de personnes opprimées. Sauf évidemment, quand ces actes entraînent le renforcement d'une autre oppression systémique. Et là, on rentre dans la merveilleuse bataille des oppressions. Mettant de côté, parce qu'elle est bien plus diffuse et insidieuse, celle qui s'exerce sur nous toutes par notre civilisation elle - même.

Et on se retrouve alors avec un milieu anti - autoritaire et radical dans lequel il devient compliqué de critiquer le travail, les technologies, le réformisme, la consommation ou les divertissements de masse et tout aussi compliqué de prôner l'action directe et l'usage de la violence.

Il y a une déchirure qui me semble inévitable entre nos aspirations à détruire ce monde (et non pas à le réformer), et nos envies que ce monde aussi soit le plus juste possible, ici et maintenant. Entre nos envies de ruptures radicales, et celle de vouloir mener des luttes complètement inclusives, envers des personnes qui n'ont parfois rien d'autre en commun que le partage d'une oppression, et tout ça en ne produisant aucune domination, ni aucune violence (alors même que celle-ci peut toujours être ressentie, pour

quelques raisons que ça soit...) envers quiconque est opprimé.e. Toutes ces intentions peuvent être louables, mais à mon sens, elles finissent par s'entrechoquer les unes les autres et à un moment il faut choisir et arrêter de prétendre qu'on peut mener tout ça de front. Une lutte, (ou un aspect particulier de celle lutte) lorsqu'elle est récupérée par l'état ou des multinationales (par le pouvoir, finalement), perd son potentiel à s'attaquer à lui. Point barre. Ça ne signifie pas que ces luttes ne sont pas importantes pour que chacun.e survive dans ce monde, simplement il faut être lucides sur ce qu'elles sont et sur ce que cela entraîne. À savoir, bien souvent, la perte pure et simple des perspectives radicales.

L'insivinité, la non - mixité, la tentative de faire des espaces safe, les échanges de savoir ou d'entraide sont tous des outils / aspirations qui ont leur pertinence mais qui ont souvent perdu leur perspectives pour devenir des fins en soi. Et c'est là un point crucial je crois. Je ne me lancerai pas dans une analyse hasardeuse du pourquoi du comment on en est arrivé.es là, et il est important d'agir sur ce milieu pour qu'il ne soit pas que le bête reflet de notre société, du blabla radical en plus, mais j'ai la sensation qu'à été oublié quelles étaient les perspectives lorsque ces outils ont été pensés : à savoir, pour ce que j'en connais, une envie de se renforcer pour attaquer ensuite l'origine de nos oppressions. Et cette origine ne peut être atteinte en agissant uniquement au sein du milieu, ou par des voies réformistes. Qu'il existe des personnes pour suivre cette voie, soit, il y a toujours eu des luttes insti-

tionnelles et réformistes. Ce qui me fait mal c'est de constater qu'il est de plus en plus difficile de les différencier du milieu dit « radical », qui sous couvert de rechercher à détruire un système d'oppression systémique tout à fait abject, enferme les individus dans un système de pensée qui n'amène rien de moins qu'une perte de cette radicalité. Parce qu'on ne peut plus faire de critique, parce que tous les outils sont bons tant qu'ils tendent à rétablir une pseudo égalité, et peut importe qu'ils soient fournis par l'état ou le système économique.

LA PERSPECTIVE DE L'ATTAQUE ET LES ANALYSES CRITIQUES RADICALES DE CE MONDE SEMBLE S'ÊTRE PERDUES AU MILIEU DES CONSIDÉRATIONS SUR LES SYSTÈMES D'OPPRESSIONS

Le concept de privilège à pris des proportions complètement démesurées, et c'est substitué à la possibilité d'avoir des débats d'idée, puisque celle qui les clos tous consiste à donner raison au camp qui en a le moins, de privilèges. Avec tout le système d'arbitrage hyper cynique qu'il est donc nécessaire de mettre en place. La culpabilité que produit ce concept, et sur laquelle les injonctions à agir de telle ou telle façon s'appuient allègrement, n'est pas son bon moteur pour agir, puisqu'il s'oppose à toute idée d'émancipation. Cette idéologie reproduit des catégories de décideuses et de suiveuses qui, même si elles sont de ce qui se déroule dans la société, me paraissent tout aussi néfastes, parce qu'elles ne détruisent pas les pouvoirs, elles en créent d'autres, surtout, encore une fois, quand elles perdent de vue que leurs perspectives devraient être la destruction de toutes ces catégories.

Comme pour le reste de ce que je critique, je vois bien d'où vient le bison de ces outils/méthodes. Et j'ai pas envie qu'ils soit oublié lorsqu'on se lance dans une critique. Mais leur application absolutiste ne me convient pas. Elle entraîne une perte dramatique de radicalité et d'offensivité. Je généralise, parce que chaque outil à ses conséquences propres, et que bien sur, ces conséquences ne sont pas les mêmes pour toutes. Mais je ressens une grande tristesse à imaginer comment les plus belles aspirations à la liberté et à la cohérence anti - autoritaire peuvent nous amener, sans même le réaliser parfois, à perdre toutes capacités à la critique et à l'agir offensif.

Pour autant, je ne voudrais pas clore ce triste constat sans mentionner qu'il reste des personnes - dont je ne fais plus partie - pour se battre à l'intérieur de ce milieu, pour qu'il conserve ses racines offensives et destructrices. Un salut à elles, empreint de la tristesse que les déchirements liés à ses thématiques sensibles ont pu engendrer. J'ai aussi bien conscience d'une des limites de ce texte, qui se contente de critiquer sans fournir de solution. C'est parce que je n'en ai pas qui me convienne tout à fait. Je voulais juste saisir l'occasion de cet appel à contribution pour partager ce constat, visualiser un glissement que je trouve bien trop insidieux, et que chacun, chacune, puisse prendre du recul et se demander si la direction qu'à pris son agir politique est vraiment ce qu'il, elle, souhaite.

Pour des chardons sauvages, beaux, doux et piquants !
Fin d'hiver 2022

LA CATASTROPHE N'ATTEND PLUS QUE TOI...



Fragments de mémoires

Le journal La gueule ouverte a été fondé en 1972 par Pierre Fournier. Ce qui est intéressant dans la création de ce journal, c'est comment elle fut liée à la lutte anti nucléaire et apparut comme une nécessité pratique pour soutenir la lutte.

Pierre Fournier, un des pères de l'écologie politique en France, était dessinateur et rédacteur journaliste à Charlie Hebdo (qui n'avait pas grand chose à voir avec le Charlie Hebdo d'aujourd'hui) et Hara Kiri. Il s'engagea à la fin des années 60 dans la lutte contre le nucléaire. Avec d'autres, il organisa, en juin 1971, l'une des premières manifestations écolo en France, contre la construction de la centrale nucléaire du Bugey (Ain). Il décida alors de créer La gueule ouverte. La mobilisation est racontée dans le journal, qui devint tout autant un instrument de lutte

VOUS AUREZ COMPRIS QUE, SI CE JOURNAL NE SE VEUT RIEN DE PLUS QU'UN JOURNAL... IL EST UN CANEVAS, UN PRÉTEXTE, UNE BASE DE DÉPART ET D'AVENTURES

qu'une caisse de résonance pour les combats (anti-militaristes, antinucléaire, anti-pollution) de l'époque.

La gueule ouverte : Un journal d'écologie politique



Pierre

Fournier est décédé

quelques mois après son lancement et n'aura vu paraître que trois numéros alors que le journal a duré une dizaine d'années au total et qu'il a perdu de sa radicalité au cours du temps. La Gueule Ouverte a été précurseur d'une écologie politique.

Conformément à l'esprit libertaire et anticapitaliste de la ré-

daction, l'idée était que le journal circule de mains en mains, même s'il était peu vendu.

Le paysage écologique de l'époque était, comme aujourd'hui, assez diversifié. Il y avait un pan de l'écologie très conservateur avec un côté « chasse, pêche et traditions », parfois considéré comme fascisant. La posture radicale d'annoncer l'écologie

comme une nouvelle lutte des classes, une façon de protéger l'intégralité du vivant en commençant par les plus précaires était assez révolutionnaire.

La Gueule Ouverte avait donc pour nette ambition d'une part d'informer le public en matière d'écologie et d'autre part, d'agir sur le terrain, et ce à travers un discours très alarmiste et sans concessions. Il se distinguait des autres journaux en divulguant ce

L'autonomie sociale sera-t-elle largement désirée ?

Dans les domaines politiques, économiques, agricoles et sociaux, l'autonomie individuelle et collective ne cesse de diminuer au sein de la civilisation industrielle.

L'État, le capitalisme, la technocratie, la société de masse, le système technocratique n'ont pas besoin de l'autonomie individuelle ni collective, c'est même un obstacle à leur hégémonie. **Ils ont au contraire besoin, pour la croissance de l'argent et de leurs pouvoirs, de peuples civilisés toujours plus enchaînés, soumis, dépossédés, atomisés et prisonniers.** Même les états sont toujours moins autonomes et toujours plus dépendants de la mondialisation économique, des chaînes logistiques d'approvisionnement, des fluctuations chaotiques du marché capitaliste.

puis le Covid-19 et l'immersion numérique. Culturellement et psychologiquement le mauvais pli est très marqué. Matériellement, les structures très affirmées de la propriété, de l'argent, de l'industrie, de la technologie, de l'étatisme et du système policier tendent à empêcher tout bouleversement.

A moins d'aimer la centralisation totalitaire, les sociétés termitières, les inégalités sociales énormes, les violences économiques et la destruction de la biosphère (remplacée par un techno-monde), il est pourtant souhaitable et vital de créer des sociétés basées entre autre sur l'au-

replis du monstre, de faire jouer leurs réseaux et leurs capacités à récupérer des subventions, jobs aidés et financements. Quelles que soient les classes sociales, les rebelles sont bien rares. Ca a toujours été le cas, mais ils sont maintenant davantage isolés et la culture ambiante n'est pas en leur faveur. Pourtant, comme toujours, de nombreuses personnes sont mécontentes de la situation, mais ça en reste là, ça se traduit rarement en engagement. Pourtant, du fait aussi du morcellement des classes sociales, du culte martelé de « s'en sortir par soi-même » et de la perte croissante d'autonomie (disparition des pay-

puissance de propagande de l'Etat, de l'Economie et des médias dominants. On peut aussi tabler sur les propres contradictions et défaillances de la mégamachine pour inciter fortement des personnes à chercher ailleurs et à s'engager, mais ça risque d'être douloureux et bien tardif. Quand ici les coûts et désastres induits par la mégamachine dépassent ses supposés bénéfices, alors les foules n'auront d'autres choix que se révolter ? Le problème c'est que ça pourrait aussi aller vers le néo-fascisme, surtout si une culture « libertaire » et d'autogestion émancipatrice est présente préalablement.

Il faudrait arriver à faire communauté dans l'interdépendance quand tout pousse à l'individualisme (marché du travail, propriété, argent, héritage, culture, urbanisme, élection...), à une pseudo « indépendance » qui est en réalité une forte dépendance aux structures anonymes en place. Un survivalisme très individuel remplace l'autonomie collective, les associations sportives ou culturelles tiennent lieu de vie politique. Les "communautés" sont virtuelles et les activités ne sont plus en commun (et pour des communs) mais sous la coupe de l'état et des entreprises capitalistes.

A ce stade, créer une communauté de vie et de résistance à l'échelle d'un bassin de vie ne peut pas se faire tout seul, ça réclame une démarche très volontaire, un engagement et une lutte acharnée de tous les instants. Il faut contrecarrer en permanence les blocages psychologiques, les habitudes et les entraves matérielles du système en place, sans parler des risques de répressions étatiques si les activités prennent de l'ampleur (voir la dissolution du « Bloc Lorrain » effectuée récemment par l'état et le régime macroniste).

En fait, à un premier stade, et même sans capacité d'occuper et squatter, des tas d'activités d'autonomie collective seraient possible même avec peu d'argent et de biens immobiliers.

Par exemple : jardins partagés, assemblée locale, partage de véhicule, cantines, réunions publiques pour l'émancipation intellectuelle et la culture politique, bibliothèque partagée, outils partagés... Il manque souvent la volonté et la persévérance d'un nombre suffisant de personnes.

Même chose pour une culture de résistance. Des choses sont possibles même à peu nombreux et sans moyens, mais il y a souvent trop peu de personnes motivées.

Bien sûr, pour que l'autonomie sociale se généralise et s'ancre, il faut forcément une forme de basculement révolutionnaire, de changements à plus grande échelle. De multiples archipels d'autonomie, une large culture de résistance et des luttes révolutionnaires devront avancer en parallèle et en étant reliés.

C.

À métaphore, métaphore et demie

Dans un article daubé daté du 20 novembre, Ludwig Blanc, élu chabrilleanais en charge de l'eau potable mais aussi agriculteur mais encore référent eau au syndicat d'irrigation drômois, illustre ce à quoi s'apparentera selon lui le prélèvement d'eau dans la Drôme afin de remplir la bassine en cours d'agrandissement de Divajeu à l'aide de cette métaphore évocatrice : " rien qu'une goutte dans l'océan. "

Puisque Ludwig le parolier aime à ce point les mots, lui qui préfère parler de « stockage », « d'outil structurant pour une meilleure gestion de l'eau d'irrigation » plutôt que de bassines parce que c'est « péjoratif » et « polémique », lui qui nous prend par

ce l'on puisse palper, appréhender avec nos sens, lorsqu'elle tombe du ciel sur nos nuques ou lorsqu'elle nous agace en sommeil, fuitant une par une du robinet.

Et dans le coin opposé, ladies and gentlemen : l'Océan ! L'entité «

currence, des bassines pour des Leds : 700 000m3 pour une goutte, et la Drôme pour l'océan. Et d'en rajouter : Où serait le « bon sens » de préserver l'eau si cela « réduisait la production » ?

Moi je dis : Épique !

Juste pour rigoler, parce que la vie manque d'amusements avouons-le, je suis allé chercher les débits actuels de la Drôme, informés à la station de mesure de Saillans en ce milieu de mois de décembre 2022, mois pendant lequel toute personne vivant dans la zone a pu sentir sur sa nuque les quantités abondantes de gouttes d'eau tombées du ciel. En ce jour de redoux exceptionnel avec des amplitudes de quasi 20°C en 24h sur certains départements français, le 20/12/2022, 'Hydroréal' nous informe que le débit instantané est de 29m3 par seconde.

Plus représentatif, le débit moyen historique sur les trois mois d'hiver dans la rivière Drôme est de 21m3 par seconde. Donc, postée sur la rive enherbée de Saillans, vous pourriez « voir » l'équivalent de 21 cuves d'eau d'une tonne, familière aux nombreux jardiniers.ères de la zone, défilé chaque seconde devant vos yeux circonspects et ce durant tout l'hiver.

Logicien que je suis, il m'amuse de calculer combien de temps il faudrait pour remplir, intégralement une fois, ces 700 000m3 de stockage. Évidemment, ces bassines ne seront pas remplies une seule fois. Leur exis-

tence même est la porte ouverte à toutes les fenêtres. Une fois qu'ils auront glissé le pied dedans, on pourra s'attendre, finalement, à autant de remplissages qu'ils jugeront nécessaires à la survie de leur (agri)culture de fossoyeurs du vivant... Car oui, l'outrageante surface d'évaporation offerte au soleil, les températures de plus en plus chaudes, les précipitations de plus en plus rares donc ruisselantes, l'incertitude latente en alimentation électrique des pompes indispensables aux prélèvements, les sécheresses même hivernales, la part nécessairement croissante du nombre de prétendants à l'eau de la rivière, et toutes les autres raisons qu'ils sauront trouver n'auront de cesse de leur permettre de justifier

DES RAISONS POUR JUSTIFIER DE POMPER LA DRÔME LORSQU'ILS LE VOUDRONT ET AUTANT QU'ILS LE VOUDRONT

comme un haricot, mettons-lui un doigt dans chaque œil et enfonçons-les jusqu'au fond de la bassine qui lui sert de boîte crânienne, là où baigne sa cervelle de lapin de Pâques aux balcons.

Ce sera la cerise sur la bûche de ce Noël aux tisons.

Philippe le Bel Igérent



MÉGA-BASSINES 10 ANS APRÈS

En France on a pas de pétrole, mais on a des idées...

les sentiments en imageant ainsi son propos concernant l'eau dont on remplit ces trous plastifiés : « c'est comme les haricots, quand il y en a trop, on les met en bocaux qu'on stocke au garage » Et bien donnons-lui en, des mots, et tant qu'on est dans la poésie, jouons aussi avec les maux.

« eau » la plus maximale que l'on puisse voir, ou plutôt tout juste imaginer puisque ni moi ni vous n'avons jamais pu en voir l'intégralité. Pour résumer : le strict minimal versus le strict maximal.

À eux deux, le bocal de haricots existant à Divajeu prochainement agrandi de 40 000 à 100 000m3 et la future conserve de 600 000m3 (minimum) en projet à venir à Chabrillean ne seraient rien qu'une goutte.

De fait, Ludwig l'inspiré à l'audace d'essayer de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. En l'oc-

Astuces potager du bourdon

Résister aux sécheresses et canicules

Les grosses chaleurs vont être de plus en plus fréquentes et intenses, sur tout si on laisse perdurer la civilisation industrielle et ses multiples branches criminelles, alors on se voit obligé d'adapter nos potagers comme on peut.

Pailler la terre ou tapisser de plantes couvre sol peut ne pas suffire à protéger du soleil. Un des moyens de protéger les légumes les plus sensibles (courgettes, courges, concombres, salades...) est de leur fournir de l'ombrage.

Si vous n'avez pas d'arbres, de haies fruitières ou d'arbustes, ou en attendant qu'ils poussent, il peut être intéressant de semer

des plantes annuelles hautes (2m ou plus) telles que arroche verte, sorgho, tournesol et amarante géants. Elles ont une fonction similaire aux arbustes. Il est possible d'en semer le long ou au milieu de nos plates bandes (suivant leur taille et orientation) en formant des sortes de haies qui coupent le vent desséchant et atténuent l'ardeur du soleil.

Leurs tiges ligneuses solides peuvent aussi permettre d'y faire grimper des tomates, concombres, haricots rames...

De plus, les feuilles d'arroche et d'amarante peuvent se manger comme des épinards, les graines de tournesol aussi (ou être laissées aux oiseaux)...

On peut aussi tailler ces plantes tout au long de la saison, pour fournir de la matière organique au sol, pour le pailler et moduler l'ombrage qu'elles fournissent en fonction des besoins. Les tiges ligneuses vont fournir un bon apport en carbone, et les feuilles vertes de l'azote. Tout bénéf.

Autres possibilités : accrocher des voilages sur des piquets, faire monter des vignes ou autres plantes grimpances résistantes à la chaleur et à pousser rapide (annuelles ou pas) sur des structures en bois et cultiver dessous, planter plus serré...



Hypothèse (r)évolutionnaire VII - L'autonomie -



Les indigènes des tribus Rozo et Mekeo attendent qu'un avion, attiré par leur leurre de bambou, atterrisse sur cette piste. Pour eux, les avions viennent du paradis, envoyés par leurs ancêtres. Mais les voleurs blancs, malins, ont réussi à s'en emparer et à les attirer dans le piège du port Moresby. "Toi aussi construit un aéroport", dit la doctrine du culte du cargo, "et attends avec foi. Un jour ou l'autre, tes ancêtres découvriront la trahison et guideront les avions sur ta piste. Et alors, tu seras riche et heureux." [...]. Ils ont détruit leurs villages et abandonné leur travail. Et ils restent, à attendre, avec foi, aux portes du ciel.

Commentaire du film Mondo Cane, de 1962

De la fin du XIX^{ème} siècle à la première moitié du XX^{ème} siècle, la colonisation de la Mélanésie par les Britanniques et les Japonais a eu des conséquences sociales des plus inattendues. Les aborigènes, qui ne connaissaient ni le mode de production capitaliste ni les technologies de communication, ont développé.e.s un ensemble de pratiques appelé culte du cargo. La croyance au fondement de ce culte peut se résumer ainsi : les colons communiquent avec les Dieux par un ensemble de rituels, en échange desquels ces derniers se font livrer des vivres et des biens. C'est donc tout naturellement que les aborigènes se sont mis à reproduire leurs gestes – couper des fleurs pour les mettre en pot, faire semblant de communiquer par radio, construire des fausses pistes d'atterrissage, etc. - dans le but d'accéder aux faveurs des Dieux.



rigènes produisent la majorité de ce qu'ils/elles consomment, les colons dépendent eux quasi entièrement d'un système d'échange qui s'étend déjà sur la quasi totalité du globe. En n'ayant aucune connaissance de cet énorme complexe commercial, les aborigènes ne peuvent donner sens au comportement des colons qu'en rattachant ce qu'ils/elles observent à leurs expériences du sacré, fait de dons et de contre-dons.

l'ensemble des populations qu'ils rencontrent à ses vertus et leur situation même de colon, leur présence sur ces lointaines îles d'Océanie, sert les intérêts de ce système. Même s'ils en ont pas conscience, ils sont les prêtres d'un culte rendu, non au cargo, mais au capitalisme.

En mélangeant leurs conceptions du sacré à celui des colons, le mimétisme des aborigènes en dit autant sur elles/eux – sur leur fascination pour les colons – que sur notre monde colonial. **Il nous dit toute l'extravagance de notre vie matérielle, qui fait appelle à un système aussi tentaculaire qu'incompréhensible, fait de lois économiques, de choix politiques et de hasards ; qui nous rend spectateur et spectatrice d'un improbable télé-shopping planétaire.** Il nous révèle, par effet de miroir, l'entière dépendance que

nous avons vis-à-vis d'un système qui nous dépasse et dont on espère - par le mérite et l'effort – tirer quelques avantages. Loin des pratiques collectives des autochtones, des lieux qu'ils/elles honorent et des Dieux qu'ils/elles louent, le sacré des colons fait écho à une organisation sociale désincarnée, un vaste système de récompenses et de contraintes.

Ce qui est vrai pour le début du XX^{ème} siècle l'est encore plus aujourd'hui. La guerre en Ukraine a bouleversé l'ensemble de l'approvisionnement alimentaire mondiale. La pandémie de la COVID-19 a impacté l'ensemble de la circulation des biens. Et comme nous sommes entièrement dépendant.e des marchandises fournies par l'économie capitaliste, le moindre de ces dérèglements impacte notre capacité à subvenir à nos besoins les plus élémentaires. **Au final, nous sommes comme les colons, à quémander les offrandes d'un improbable cargo.**

Peut être serait-il le temps de rompre le culte, d'arrêter de dépendre de choses qui nous dépassent ? De vivre à notre échelle, par nos propres moyens ? L'ampleur du désastre écologique et social que nous vivons nous pousse à justement questionner ces liens de dépendance. Si nombre de contemporain.e.s sont favorable à

certaines formes d'autonomie, nous ne faisons aucun pas dans cette direction. Certes, de plus en plus de personnes choisissent de vivre de manière autonome. Certes, on ne cesse de vanter les mérites des productions locales. Mais quand on regarde les faits, force est de constater que nos modes de vie sont tous les jours un peu plus dépendants.

Notre incapacité à sortir de l'emprise du commerce international a plusieurs explications : les élites politiques lui sont très majoritairement favorable, la concurrence interétatique incite à cette dépendance, enfin, **nos imaginaires sont colonisés par les logiques de la mégamachine.** Autrement dit, nous ne savons plus quoi faire d'autre qu'espérer la venue du cargo.

La révolution émancipatrice que nous appelons de nos vœux cultive l'autonomie matérielle la plus directe, prend en charge collectivement les questions pratiques mais aussi, et surtout, nourrit la dignité de vivre selon nos propres moyens et donc nos propres règles. Cultiver la terre, s'assurer d'un toit, prendre soin les un.e.s des autres, faire cela de la manière dont on l'entend collectivement, peut être n'avons nous pas besoin de chercher beaucoup plus loin la possibilité d'un avenir autre.

Terre et Liberté

Le samedi 28 juillet nous aurons le plaisir d'accueillir Aurélien Berlan, auteur de **Terre et Liberté**, paru aux éditions de La Lenteur en novembre 2021. Sa venue est pour nous l'occasion de présenter la façon dont cet ouvrage décrypte les présupposés implicites de notre époque, en matière de liberté et de subsistance matérielle.

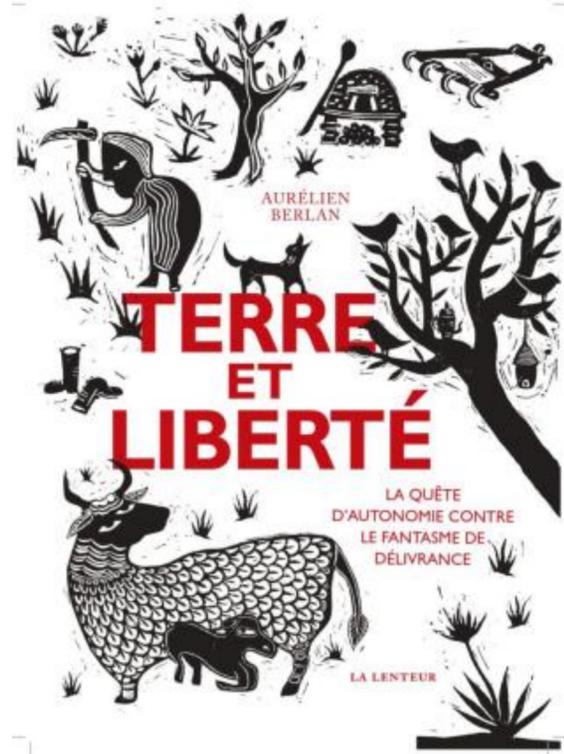
Selon Aurélien Berlan, les révélations d'Edward Snowden font voler en éclats l'image d'un occidental libéral défenseur des libertés individuelles. En apportant les preuves irréfutables de l'existence de technologies de surveillance généralisées, orchestrés par les services de renseignements étasuniens et britanniques, ce lanceur d'alerte contredit la principale garantie de l'État moderne : la protection de la propriété privée.

À partir de ce constat, l'auteur va tenter de définir deux types de liberté : celle des libéraux et celle des anciens. La première, propre à l'État moderne, se fonde très largement sur la protection de la propriété privée. En son sein, chaque individu.e qui en a la possession a pleinement le droit de faire fructifier cette propriété, comme d'en abuser. Ainsi ce droit à la possession est intimement lié à une conception de la liberté qu'Aurélien Berlan nomme délivrance. **La délivrance est le fantasme d'être libéré des activités de subsistance (produire sa nourriture, fabriquer ses vêtements, construire son habitat, s'occuper des personnes âgées et des enfants, etc.) permettant ainsi de se libérer des interdépendances sociales.** En clair, il s'agit de faire faire ces travaux par d'autres – des personnes ou des machines – afin d'avoir du temps libre à consacrer aux tâches réputées nobles : les arts, la guerre, le commerce, les mondanités... Initialement fantasme bourgeois, cette conception de la liberté se retrouve également dans les conceptions marxistes où l'augmentation de la productivité est sensée libérer les êtres humains d'une partie des nécessités de la vie. Aujourd'hui, cette manière de concevoir la liberté prédomine dans l'ensemble de nos représentations, de l'État social au transhumanisme en passant par les

sociétés de services. Mais loin d'être une évolution normale de la société, cette conception s'est construite en opposition d'une autre, bien plus ancienne : l'autonomie.

L'autonomie, telle que définie par l'auteur, consiste à prendre en charge collectivement les nécessités de la vie quotidienne, de manière la plus directe possible. Cette conception populaire s'est construite en dehors de la propriété privée, au sein des terres communales du Moyen-Âge, au cœur des travaux collectifs et des solidarités populaires et paysannes. Plutôt que d'espérer se décharger des activités de subsistance, l'autonomie entend prendre en charge collectivement ce qui est nécessaire à la vie. **Le degré de liberté ne s'y mesure donc pas en temps libre dégagé, mais au fait que ce processus collectif se fasse sans entrave extérieure.** Ainsi l'autonomie se pense en rapport de force vis-à-vis des institutions qui chercheraient à détruire ou récupérer ces formes d'organisation, et ainsi priver les communautés de leur autonomie matérielle.

C'est justement cette destruction de l'autonomie qui a permis le passage d'une économie paysanne, propre au Moyen-Âge, à une économie capitaliste. Les enclosures (mouvement historique de privatisation des terres communales qui a commencé au 16^{ème} siècle), la chasse aux sorcières, l'interdiction des corporations (association d'artisans groupés en vue de réglementer leur profession et de défendre leurs intérêts), tous ces événements – et bien d'autres – s'inscrivent dans quatre siècles de lutte contre l'autonomie. Aujourd'hui, dans la majeure partie de l'Occident, les résultats de ce processus se font sentir. Nous sommes dépossédés de toutes capacités matérielles directes. Nos manières de produire dépendent de réseaux d'approvisionnements internationaux aussi fragiles que capricieux, et nous subissons tous les jours un peu plus les conséquences de notre fragilité collective face à la mainmise de l'État.



En faisant ce constat, Aurélien Berlan nous invite à recréer des formes d'autonomies collectives qui passeraient par une réappropriation de certains savoir-faire, de certaines pratiques collectives ainsi que par la construction d'un contre-pouvoir autonome à opposer à l'État autoritaire. **Cette nécessaire autonomie, alliée à d'autres pratiques subversives et offensives, nous offre des pistes pour tenter de créer ici et maintenant d'autres devenirs.** Loin des fantasmes destructeurs et des modèles uniformes, l'autonomie dialogue avec la singularité de chaque territoire et la beauté de chaque forme de vie.

L'avenir des montagnes

Il fut un temps où la montagne n'était pas colonisée par l'industrie touristique et l'économie marchande. La vie y était rude, mais le paysan n'était pas dépendant des consommateurs des villes et d'autres régions pour subvenir à ses besoins. Au XX^e siècle, l'exode rural vidé les villages et hameaux des montagnes et transforme la société industrielle de classes antagoniques en une société de production et de consommation de masse. À partir des années 1960, la conquête des territoires par leur aménagement aboutit à la création administrative des parcs naturels régionaux (PNR) (1). L'idée est de protéger la nature et de développer l'économie de ces territoires se vidant de leurs habitants. Elle est de proposer une protection de la nature moins contraignante que celle des parcs nationaux. Elle est aussi d'offrir une alternative à la bétonisation du littoral et des stations de ski afin de soutenir et de façonner un tourisme de plein air – pour une société urbaine triomphante en mal de nature – qui gagnera l'extérieur des PNR. Depuis, le tourisme de montagne se généralise

à l'ensemble des massifs montagneux et colonise la production locale. **Le tourisme est d'une fâcheuse fragilité ; la crise du Covid en a témoigné. Selon le World Travel & Tourism Council, elle aurait détruit 62 millions d'emplois dans le monde.** En France, le président de l'agglomération du Val d'Europe envisageait même de diversifier son économie pour ne plus dépendre uniquement du tourisme.

LA MONO-INDUSTRIE TOURISTIQUE COMME N'IMPORTE QUELLE INDUSTRIE EXCLUSIVE DANS UN TERRITOIRE EST RISQUÉE POUR L'EMPLOI ET LES ADMINISTRATEURS TERRITORIAUX

Ce secteur réunit sur son territoire Disneyland Paris, Villages Nature et les centres commerciaux Val d'Europe et Vallée Village, et emploie 20.000 personnes sur 50.000 habitants. Sur 2020 et 2021, l'agglomération a perdu 25 millions d'euros de recettes avec la crise sanitaire.(2) La mono-industrie touristique comme n'importe quelle industrie exclusive dans un territoire est risquée pour l'emploi et les administrateurs territoriaux. En montagne, cette crise s'est traduite par la fermeture des remontées mécaniques et des stations de ski.

En dehors de cette monopolisation de l'activité humaine et des terres, le tourisme qui se développe sur un territoire fait augmenter le prix de l'immobilier et du foncier, si bien que les habitants et employés se retrouvent totalement exclus du marché. Les logements sont loués à des touristes ou vendus comme hébergements touristiques ou comme résidences secondaires. On compte en montagne de nombreux volets fermés ; ce qu'on nomme communément dans le jargon touristique des « lits froids ».

Le plan « Avenir montagnes » lancé en mai 2021 par le gouvernement (3) veut enrayer la formation de « lits froids ». Mais il s'agit seulement de ne pas perdre de lits assignés aux touristes afin de maintenir des échanges marchands qui par « ruissellement » nous dit-on, profiterait aux habitants... Mais « la diversification de l'offre touristique » prévue par le plan « Avenir montagnes » comme « la conquête de nouvelles clientèles » n'augmenteraient-elles pas le nombre de demandeurs de logement (touristes et employés supplémentaires confondus) ? Les nouveaux bétonneurs écolos se tiendront probablement prêts à « dynamiser l'immobilier ». Ils seront très vite convaincus qu'il faut « accélérer la transition écologique des

activités touristiques de montagne » ; tout le monde doit se retrouver sur le pont et retrousser ses manches lorsqu'il s'agit de « sauver la planète » : habitat et mobilité écoresponsables, ascenseurs valéens et parkings associés, voies douces et bornes de recharges pour VAE et trottoirs électriques tout terrain, sentiers de montagne aménagés et signalisés pour la pédagogie, murs d'escalade extérieurs ou indoor. La montagne ça vous gagne ! Décathlon proposera sans doute toutes les merveilles permettant de pratiquer ces activités sportives et touristiques...

En dehors des serveurs et portevallées des touristes, **que feront les autres ? Paysans, artisans et artistes néo-ruraux participeront naturellement au développement de cette "touristification structurante" ; comment y échapper ?** Beaucoup d'entre eux proposeront – comme certains le font déjà – leur savoir-faire, leur inventivité et leur production au marché des produits locaux labellisés et conformes à l'identité territoriale et à l'authenticité chères aux touristes. Quant aux bergers, on continuera à les faire jouer au berger sur la place publique durant la fête de la transhumance ; les « démonstrations, rencontres, concerts, projections,

contes, expositions, balades, dégustations, marché d'été et plein d'autres surprises » (4) attirent beaucoup de monde et profitent, dit-on, à la montagne.

Est-ce vraiment cet avenir que nous voulons pour les montagnes ?

Henri Mora de l'Office de l'antitourisme de Grenoble

1 - Pour ce qui concerne l'histoire des PNR : Nacima Baron et Romain Lajarge, Les parcs naturels régionaux - Des territoires en expérience, éditions Quae, 2017.

2 - https://actu.fr/ile-de-france/seris_77449/val-d-europe-arret-du-tourisme-des-petits-commerces-qui-elles-sont-les-repercussions-economiques_37537209.html

3 - Le plan « Avenir montagnes » s'articule sur trois axes : favoriser la diversification de l'offre et la conquête de nouvelles clientèles, accélérer la transition écologique des activités touristiques, dynamiser l'immobilier de loisir et enrayer la formation de « lits froids » : <https://www.gouvernement.fr/communique/12300-presentation-du-plan-avenir-montagnes>

4 - <https://fete-transhumance.com/>

On ne peut rien concevoir de plus grand pour l'homme qu'un sort qui le mette directement aux prises avec la nécessité nue, sans qu'il ait rien à attendre que de soi, et tel que sa vie soit une perpétuelle création de lui-même par lui-même.

Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale, Simone Weil

"S'armer jusqu'aux lèvres"

Vers un contrôle populaire de notre santé

Les femmes sont plus souvent confrontées au corps médical que les hommes, d'une part parce qu'elles en dépendent pour leur suivi gynécologique, d'autre part parce que ce sont elles qui, généralement, s'occupent de la santé de leurs enfants.

Si, dans l'ensemble, les rapports avec le monde médical ne se passent pas trop mal, cela n'empêche pas les comportements méprisants, culpabilisants, voire maltraitants de certains professionnels. Le système de santé actuel repose sur une science médicale sexiste, qui a visé à contrôler les corps des femmes, de la reproduction, de la contraception, et à les infantiliser. Nous avons, pour cer-

taines, subies des violences obstétricales, des pratiques peu bienveillantes en pratique de gynécologie, des remarques patriarcales. **Des groupes de self-help, d'auto organisation pour parler de notre santé**

Cela a créé pour beaucoup d'entre nous une certaine méfiance vis-à-vis du corps médical. Et dans la réclamation du droit de disposer de nos propres corps, c'est essentiellement au système médical que nous nous adressons.

A partir des années 70, se sont développés des groupes de self-help, d'auto organisation pour parler de notre santé, s'auto-examiner. Cette pratique réapparaît

aujourd'hui, ainsi que le développement d'outils pour se préparer aux consultations, savoir ce qu'on peut attendre d'un.e médecin ou d'un.e gynécologue, porter plainte, etc.

Ainsi face aux violences gynécologiques, il nous faut développer des centres municipaux de santé, des associations de prévention et de réduction des risques, des collectifs critiques de la médecine de classe. Il existe déjà des associations qu'on peut rejoindre comme « Pour une MEUF » (Pour une Médecine Engagée, Unitaire et Féministe) ou le Collectif interassociatif autour de la naissance (Ciane).

De nombreux lieux d'échange sur les violences gynécologiques se trouvent également sur Internet.

Pour ne pas laisser notre santé aux seuls bons soins du pouvoir médical, il existe maintenant des groupes non mixtes d'échange sur la santé : **cercles de parole et auto-examens collectifs. Comprendre que notre corps nous appartient est essentiel à une reprise en main féministe de notre santé.** Toutes ces usages sont des formes d'émancipation, d'élaboration de nos propres outils.

Ressources :

- Collectif Les Flux, initiative féministe pour la réappropriation des savoirs gynécologiques.

- La brochure « S'armer jusqu'aux lèvres ! quelques outils d'autodéfense gynécologique à l'usage de toutes les femmes »

- « Sans tabou », un livre issu des échanges d'un groupe de paroles d'Ivry-sur-Seine

- « Notre corps, nous-mêmes », manuel féministe proposant pas mal d'outils.